

# constance

# sur les ailes du vent

Information saisonnière  
association terre@2000

décembre  
2001

## Edito

Niomoune. Ce village existe-t-il vraiment ? N'avons-nous pas rêvé (un conte de Noël africain) cette escale de trois semaines en Casamance ? Alors, c'était pour ça – la douzaine de cartons remplissant le coffre arrière depuis quinze mois, - les vaccins contre la fièvre jaune, - la nivaquine tous les matins, - deux échouements sur des bancs de sable... ?

Ouais ! C'était pour ça ! Trois semaines hors du temps ! Coincées entre Dakar et la France ! A n'en pas croire ses yeux et ses oreilles ! A n'en pas perdre une miette ! A en redemander ! Immobiliers.

Mais quoi c'est fini ! Et nous voilà, sur une mer d'huile depuis deux jours, pas un pet de vent. Tu ferais bien de tout affaler et de laisser venir. Ben non, faut attraper nos billets d'avion avant la fermeture, récupérer les mails au cyber, organiser les quatre semaines chez nous, désarmer le bateau, faire la lessive (ça, c'est pour les doudous !) alors vas-y, fait pétarader nos deux moteurs assourdissants, broum broum ! J'ai pas tout compris ou quoi ?

## Rencontres

### Prosper, écoute-moi !



Je t'ai débusqué sous un fourré alors que je cherchais du bois mort pour faire griller mes chamalos sur la plage. Tu étais accroupi sous ton chapeau pointu qui m'a fait croire une seconde à un thaï en méditation. Tu as levé les yeux et porté un regard inquiet à la bûche que je tenais à la main. J'ai alors prononcé ma formule magique, les seuls mots que je connaisse de ta langue de Diola : « Kassoumay - ça va bien ? » Tu m'as répondu comme de juste : « Kassoumay kep - ça va bien ! » et je t'ai remercié. Tu ne disais pas un mot de français. J'ai aperçu à ton côté un couteau fourré dans sa gaine tressée et j'ai su que tu étais un récolteur. Alors j'ai dit : « Vin de palme ? » et tu as répété ces mots en te levant et m'invitant à te suivre. Je me suis senti comme un gamin honteux d'avoir réclamé. Je me suis incliné derrière toi pour passer sous une arche de branchages et déboucher dans ton carré de brousse. Un espace comme ceux des récolteurs, choisi avec soin, un ordonnancement subtil de choses toutes utiles et irremplaçables : le ciseau pour entailler les palmes, le bois pour l'affûter, les entonnoirs tressés par toi et qui ne servent qu'une seule fois, les bouteilles de verre - ou mieux, de plastique, pour recueillir le vin, goutte à goutte, et bien sûr, le cerceau de feuilles de palmier et de cuir de vache qui hisse soir et matin ton vieux corps bourré d'arthrose là-haut, tout là-haut.

Le foyer n'était plus que cendres froides. Tu m'as désigné d'un doigt impérieux un bidon couvert d'un bout de tissu. Et tu t'es assis en face de moi, exactement. « Kadia ibou ? Comment tu t'appelles ? ». Ça aussi, je connais. Toi, tu t'appelles Prosper Diata, d'ailleurs, ton nom est écrit sur tes bidons de

plastique jaune, même le nom de ton village : Nikine. Je pense à Makine. Tu te lèves et vas chercher un peu plus loin une bombonne toute pleine de ce vin de palme pour lequel l'Afrique se damnerait. Le liquide est blanchâtre, translucide comme du petit lait. S'il est fraîchement récolté, il est doux et fruité. S'il a seulement quelques heures d'âge, la fermentation l'a gagné et il monte vite en alcool. Dans tous les cas, mes intestins en pelote d'épingles depuis trois jours se préparent au pire.

Tu saisis un gobelet et le rince d'une première rasade. C'est la coutume : l'invité peut alors boire sans crainte d'être empoisonné. En pensant à mes bulles présentes et à venir, je bois à gorgées prudentes : c'est du doux ! Tu te sers après moi, plantes tes yeux dans les miens et ne les détaches qu'après avoir vidé d'un trait le contenu du gobelet. Ça va, j'ai compris. Igloo, igloo, igloo. Je ne m'en sors pas trop mal car tu opines du chef avec des « Yo, yo ! » d'approbation. La nuit tombe et je devine juste ton visage, tes yeux jaunes et ta barbe grise et frisée. Tu baragouines dans ta langue, je hausse les épaules et nous rions tous les deux. On se serre la main toutes les deux minutes. Je te fais le geste de quelqu'un qui fume et t'invite du doigt à venir rejoindre les autres près du feu. En route, tu t'arrêtes pour pisser, comme avant une cérémonie qui pourrait se prolonger. Je pense à Brel. Présentations. Tu baragouines toujours. Tu montres tes cheveux et tu touches les miens alors que ton index fait des allers-retours entre nous deux. Non, mon salaud, je ne suis pas aussi vieux que toi ! Tu acceptes un bout de pain fourré à la sardine marocaine mais tu refuses la vachequirit. La cigarette promise, tu la ranges soigneusement dans ton tube de tabac à priser. Tu me parles encore. Oui, Senghor est mort. Oui, en France mais maintenant il repose au Sénégal. Ça s'arrête là. Je ne comprends pas le reste mais j'ai cessé de sourire bêtement à notre impuissance à communiquer par des mots. Nous mastiquons en silence notre sandwich. La nuit est sans lune autour du feu et des enfants qui jouent. Encore des mots incompréhensibles. « Comme tu veux. Comme tu veux. » Alors tu te lèves, me tends la main une dernière fois et disparaît dans la nuit.

Eh ! Prosper Diata, compagnon d'une heure, qui m'a fait boire ton vin tiré de la sève de ta vie entière, j'ai oublié de te dire un truc dans ma langue de toubab : « Bonne année, bonne santé ! »

## Cécile



La première fois que je l'ai vue, c'était à la cérémonie funéraire à Essanhoulou, un des quatre quartiers de Niomoune. Les hommes dansaient en faisant tourner leur lance au-dessus de leur épaule droite tout en chantant. Les femmes, assises sous les arbres, regardaient. Elle était assise un peu à l'écart, contre le mur d'une maison, avec Marcel, son bébé, sur les genoux. Ils avaient tous les deux le même air ravi. En ce jour de cérémonie, les boubous étaient de sortie, le vin de palme et le soum-soum circulaient abondamment. L'ambiance était à la fois concentrée et empreinte de dignité. Nous n'étions arrivés que deux jours plus tôt et déjà, nous plongeons dans un monde que nous n'aurions pu imaginer. Cécile souriait, son bébé riait. Je me suis assise à côté d'elle. Nous n'avons pas dit grand-chose. Elle m'a juste demandé mon prénom, mon nom, d'où j'étais. Tout cela sur le ton si naturel des gens de Niomoune quand ils s'adressent à un étranger. A un moment, j'ai eu Marcel sur les genoux qui me dévisageait de ses yeux bruns écarquillés mais toujours rieurs. Marcel a un collier de perles autour du cou, un autour du

ventre, un à chaque poignet. J'ai d'abord cru que c'était une fille puisqu'ici, dès la naissance, les filles sont parées d'un collier qu'elles porteront toute leur vie autour du ventre. En fin d'après-midi, Cécile s'est levée. Je l'ai aidée à installer Marcel sur son dos. Elle a serré le pagne qui le tient bien arrimé. Nous nous sommes serré la main.

Je ne l'ai revue que plusieurs jours plus tard. En fait, elle est du quartier de Some, celui du débarcadère qui donne sur le bolon où est mouillé Constance. C'est donc une Badji, la plus ancienne famille de Niomoune. Elle est la belle-sœur de David, le garçon qui nous a accueillis et introduits dans la communauté de ce village traditionnel.

Un après-midi, je suis allée lui rendre visite dans sa maison. On s'est assise à l'intérieur sur un banc au raz du sol. La mère de David cousait un couvre lit en assemblant des petits carrés de tissus de toutes les couleurs. Les fillettes se tressaient les cheveux, Marcel babillait ou tétait ou jouait avec son hochet, un tube d'aspirine rempli de grains de riz. Le tube s'est ouvert et tous les canards se sont précipités pour manger le riz. Le soleil qui baissait est entré dans la pièce par l'ouverture qui sert de porte. Elle m'a dit qu'elle voulait venir voir le bateau. Alors, un matin, je suis venue la chercher. Elle a installé Marcel sur son dos, a fait le tour du propriétaire puis a bu du thé et mangé du miel. Elle n'a pas posé de question, n'a pas raconté grand chose, elle était juste là, assise avec la même plénitude qu'elle semble afficher toujours.

Quand je suis allée lui dire au revoir, elle a quitté le foyer de la cuisine au fond de la cour pour venir me saluer.

## Marie-Désirée



C'est la matrone du village, celle qui depuis 1995 accouche tous les bébés qui naissent à la maternité de Niomoune. C'est le village qui l'a choisie. Elle a donc quitté Dakar où elle s'était installée avec ses sœurs pour faire les deux ans de formation nécessaires en Casamance. Elle est hébergée dans la maison de ses oncles. Une chambre coquette peinte en vert amande avec un couvre-lit rose fushia et un rideau à grandes fleurs qui sépare le lit du reste de la pièce. Au mur, quelques affiches publicitaires et des photos souvenirs. Elle sort de sous son matelas, son attestation de stage à l'hôpital régional de Ziguinchor. Elle envisage d'aller y travailler d'ici quelques temps.

Elle me parle du dernier accouchement qui s'est fait dans la nuit alors qu'elle n'était pas allée à la récolte de toute la journée pensant qu'il arriverait plus tôt. Elle me raconte son travail, la sensibilisation auprès des femmes pour le planning familial et les séances de vaccinations. Dans chaque quartier, elle s'appuie sur une femme animatrice. Depuis qu'elle est ici, les grossesses rapprochées ont diminué. Les femmes ont compris leur intérêt et celui de leurs enfants. Elles font évoluer les mentalités. Les temps changent. Avant à Niomoune, on vivait de rien, du riz, du poisson, des fruits des arbres. Mais il pleut de moins en moins et maintenant il

faut de l'argent. Il faut envoyer les enfants à l'école, d'abord ici au village puis à Ziguinchor. Il devient donc de plus en plus difficile de les élever. Or à Niomoune, l'argent est une denrée rare qui sert surtout aux soins. Pourtant, Marie-Désirée n'est pas payée, juste un peu indemnisée par la communauté quand la chose est possible.

Elle dirige aussi la chorale qui anime les messes. Dans sa chambre, un empilage de cassettes témoigne de la diversité de ses goûts musicaux, de Mory Kante à Julio Iglesias en passant par Michaël Jackson. Avant de sortir pour aller rendre

visite à la maman qu'elle a accouchée dans la nuit, elle ajuste son boubou bleu, se met de la crème sur le visage et les mains, du brillant à lèvres, tout en discutant avec le jeune homme qui est venu lui emprunter une cassette. Nous sortons au soleil pour traverser le marais salant et nous rendre à la maternité avant de venir faire un tour au bateau et boire le thé avec Cécile dans le cockpit.

## Marie-Hélène



Juste avant de quitter Oussouye, nous avons répondu à l'insistance de Rigobert qui tenait à nous présenter son tuteur chez qui il a logé pendant ses années de collègue. Rigobert, est de Niomoune. Il a profité de notre virée pour revenir faire un tour ici à bord de Constance. Il nous avait conviés à déjeuner. Nous sommes arrivés vers 12h30. Présentations, palabres avec Pierre, le maître de maison sous le grand auvent ombragé. Les heures passent, le chef de famille est retourné à ses occupations, des enfants nous apportent des pamplemousses. De temps à autre, une jeune femme hèle Rigobert qui a déjà pris en main les deux poulets que nous avons achetés vivants le matin. Nous commençons à douter du déjeuner et à craindre pour notre retour à bord avant la nuit (Constance est resté au mouillage à Elinkine à une vingtaine de kilomètres mais à une heure de taxi brousse). Au bout d'un moment, je décide d'aller me dégourdir les jambes dans le petit jardin. Derrière l'appentis qui sert de cuisine, je découvre Marie-Hélène et Florence en train de finir de plumer nos poulets tout en surveillant la cuisson des poissons qui nous sont réservés. Elles font tout ça avec grand sérieux et en silence. Mon arrivée met un peu d'animation. Florence est à Dakar où elle travaille chez une libanaise. Marie-Hélène est au centre artisanal de Zinguinchor, elle a deux enfants et pas de mari. Elles sont toutes les deux venues pour les fêtes de Noël et la cérémonie de circoncision à laquelle participent 160 jeunes garçons du village. Les garçons sont sortis du Bois Sacré la veille. Elles ont tellement chanté et dansé, déguisées dans des vêtements masculins (les garçons sont eux-mêmes vêtus de pagnes plutôt féminins) que Marie-Hélène n'a plus de voix. Je n'arrive pas à savoir comment elles en sont arrivées à prendre en charge nos deux poulets et notre déjeuner de 16h car elles ne sont pas de la famille mais de la concession (regroupement de plusieurs familles dans le même pâté de maisons). Après le déjeuner, Marie-Hélène qui a remis le boubou emprunté à son père pour aller danser, tient à nous accompagner jusqu'à la gare routière. Elle ne quitte pas des mains, le grand sac plastique dans lequel elle a mis les deux poulets, plumés, vidés, nettoyés, prêts à cuire... A la gare routière, beaucoup de monde et très peu de taxis-brousse. Les rares qui passent sont déjà bondés. Pourtant chaque fois qu'un véhicule se présente, Marie-Hélène court, palabre sans

lâcher le sac des poulets. Rien n'y fait. L'heure d'aller danser passe mais elle ne veut pas nous quitter avant de nous avoir trouvé une solution. Nous attendons depuis plus d'une heure et commençons à croire que nous devons passer une deuxième nuit ici. Or la première fut déjà assez rocambolesque et fatigante. Finalement, une de ses amies qui passait par là et à qui elle raconte notre situation monte sur sa mobylette pour aller chercher le chauffeur de taxi réservé pour la journée par une noce qui ne finira que bien plus tard. Le taxi arrive, Marie-Hélène négocie. Il est d'accord mais, il n'aura pas assez de gasoil pour faire tous ces kilomètres. Qu'à cela ne tienne, du gasoil nous en avons à bord. Marie-Hélène peut enfin nous installer dans la Peugeot, se défaire du sac des poulets et partir danser.

## Les gosses de Niomoune

### Les gosses de Niomoune sortent des maisons dès potron-minet.

Les filles balayent la cour, rangent le bois, vont puiser de l'eau. Les garçons mènent les vaches à la rizière. Au petit-déjeuner, comme toujours, un reste du riz de la veille. Le complément est en self-service. Ce sont les « pains de singe », les fruits du baobab. Ils pendent, suspendus par un long pédoncule qu'il faut détacher de la branche en lançant des morceaux de bois. Si le fruit tombe, c'est qu'il est mûr ! Une fois l'écorce brisée sur une pierre, on fourre ses doigts à l'intérieur et on laisse fondre dans la bouche les morceaux de pulpe sèche légèrement acide aux propriétés anti-diarrhéiques avérées. Pour continuer dans le domaine alimentaire, le riz, toujours le riz, avec du poisson, des crevettes, des huîtres et parfois de la viande.

Le goûter de l'après-midi descend du rônier, variante du palmier, dont on mange soit le fruit soit les tiges de palmes, épluchées

comme des branches de céleri, au goût très amer. Les noix de coco, beaucoup moins accessibles, sont en extra.

Au rayon des absents, citons le lait - boire un lait autre que celui du sein maternel ? et les veaux alors ? ainsi que les œufs – les poules n'auraient-elles pas droit à la maternité ?

**Les gosses de Niomoune vont à l'école.** Plus de quarante dans chaque classe, ils sont sérieux comme des papes et disciplinés comme des évêques. Pas de religion pour autant : Allah, Jéhovah et les fétiches attendent à la porte. Laïcité et République

.On enseigne en français (langue officielle) mais on parle le plus souvent en diola. A la récré, on joue au foot, on lutte, on chante et on danse. L'école est pauvre, les enseignants valeureux. Ils font avec et surtout sans. L'école, comme la mission, est construite en terrain neutre, au centre des quatre quartiers de Niomoune, qui ont chacun une activité sociale forte et indépendante. Les parents d'élèves élisent des représentants. Les réunions sont nombreuses, parfois houleuses.... A l'ordre du jour, le grand projet d'une bibliothèque à Niomoune avec l'association Voiles Sans Frontières.





**Les gosses de Niomoune vont à la plage.** La plage, c'est celle du bolon, qui couvre et découvre avec la marée, au lieu-dit « Le Débarcadère ». C'est là qu'appareillent et reviennent les grandes pirogues motorisées qui relient Niomoune à Ziguinchor, la capitale de la Casamance. C'est là que sont amarrées les pirogues traditionnelles, qui montent dans les rizières ou qui partent pêcher. Les enfants de Niomoune savent très tôt manier la pagaie, maintenir le nez de la pirogue face au courant et aborder en douceur les bateaux des toubabs. Ils montent à bord – avec permission, restent assis en silence, observent, parlent entre eux. Ils reviendront, avec des crevettes ou des noix de rônier. « Tiens ! Prends ! » En échange, ils veulent un ballon, un T-shirt, du fil et des hameçons...

**Les gosses de Niomoune vont à la douche.** Chaque soir, au coucher du soleil, ils se rassemblent et préparent un grand feu de palmes sèches. Ils vont à la mare puiser un seau ou un bidon d'eau douce. Ils se mettent nus, s'aspergent et se frottent en rigolant et en chantant. Le brasier les sèche et s'éteint très vite. Chacun regagne sa maison. Il reste une vache à rentrer. Voici les derniers cris. La nuit commence.

**Les gosses de Niomoune vont à la vie.** Entre eux la plupart du temps, dans les rizières, à la pêche aux crevettes ou aux poissons, à la chasse aux oiseaux, dans les maisons, dans les pirogues, ils vivent en liberté, sous la protection de la nature bienveillante, vierge de tout danger, et des adultes toujours proches et attentifs. N'y touchez pas ! Un de Ziguinchor, l'autre jour, a levé la main sur un môme trop turbulent à son goût. La fête a été arrêtée jusqu'à ce qu'on « règle le problème ».

Certains resteront là, perpétueront tant bien que mal les traditions agricoles et animistes, d'autres quitteront le village, iront jusqu'à Ziguinchor, ou Dakar, ou Paris ! Ils reviendront pour les grandes fêtes, avec l'argent et les gosses bien habillés.

Quand l'un d'entre eux, devenu vieux par delà les frontières, viendra à disparaître, les tams-tams répandront la nouvelle et on décrètera une journée de deuil. Toute activité cessera dans le village et on dansera en chantant les louanges de l'ancien gosse de Niomoune

---

## Les cartons

Ils attendaient depuis plus d'un an dans un coffre arrière. Ils ont découvert le soleil de Casamance un matin de décembre. « Ils », ce sont les cartons de matériel scolaire que nous avons embarqués avant notre départ de France. Certains provenaient de collectes organisées par l'association. Voiles Sans Frontières et d'autres de l'école de Sainte-Foy l'Argentière. Débarqués en pirogue, ils ont rejoint leur lieu d'affectation sur la tête des élèves. Le chef du village était présent ainsi que les représentants des parents.

Après la cérémonie d'ouverture (des cartons, ndlr), nous avons entamé une joute musicale dont les meilleurs moments feront l'objet de cartes postales (très) sonores ! Pour finir, les garçons se sont livrés à une démonstration de lutte sénégalaise, encouragés par les filles qui criaient, chantaient et dansaient autour d'eux.

---

## Brèves

### A vos claviers

Critiques, commentaires, suggestions, requêtes, tout est bon à lire.

Ecrivez-nous votre avis sur la lettre de Constance à [mieral.morel@wanadoo.fr](mailto:mieral.morel@wanadoo.fr)

### Qui fait quoi ?

La lettre de Constance est rédigée par Jean-Jacques et Anne mais qui écrit quoi. ? Petite devinette applicable à ce dernier numéro. Vos réponses à [mieral.morel@wanadoo.fr](mailto:mieral.morel@wanadoo.fr)

### Journal de bord

Le journal de bord de Solène et Augustin est en ligne sur le site [www.constance.org](http://www.constance.org).

### Constance sur les ailes du vent

C'est le titre du projet musical qui accompagne le voyage. Lors des escales, nous allons dans les écoles où nous chantons quelques chansons françaises avant d'écouter et enregistrer les enfants de l'école. Ces chansons sont ensuite associées à des images et à un texte pour réaliser les cartes postales sonores du site [www.constance.org](http://www.constance.org)

### Séjour en France

L'équipage de Constance sera en France pendant un petit mois à compter du 17 janvier 2001

Tél : 04 74 25 44 12 ou 04 74 22 20 95

